L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

JEUDI MATIN, 22 FEVRIER.

FEUILLETON.

UN AMI DIABOLIQUE

PAR A. DE GONDRECOURT.

X

LA CONFIDENCE.

Le savant laissa tomber le marteau de la porte cochère qu'il avait soulevé, et, se retournant, il vit à la lueur des lanternes, le visage fantastique et sévère du baron.

—Comment au diable! demande-t-il.

—Je veux dire fort loin, très loin, trop loin.

—N'importe, j'irai dès demain.

—17, rue d'Enfer.

La voiture partit bruyamment. La porte de Paul Guérin était ouverte, il entra, et, marché lui, dans l'obscurité profonde de l'escalier, il eut presque peur de cette voix glapissante, de ce grand homme noir, du trouble de son cœur, de la rue d'Enfer, et de se trouver si tard, sans chapeau, et tout éreinté, hors de chez lui.

J'en connais et de bien braves, auxquels il en faudrait moins pour gagner la chair de poule.

Paul Guérin monta quatre à quatre les marches de son escalier. Pressé d'arriver chez lui, poussé par la pensée qui grondait dans son cœur, il franchit le carré du premier étage, sans jeter un coup d'œil aux fenêtres de la chambre à coucher de Madeleine. Ces fenêtres, qui donnaient sur la cour, étaient encore éclairées cependant; et lorsque le jeune savant glissa, comme une ombre, le long de la rampe, une petite main tremblante souleva le cornet d'un rideau de mousseline, et le pâle visage de mademoiselle de Cerhay apparut à l'un des carreaux.

La pauvre enfant avait voulu, avant de se coucher, guetter au passage et saisir encore une fois son image chérie.

Vous qui avez aimé, vous qui savez aimer, dites les heureux tourments des veillées passionnées, dites si la joie qu'apporte au cœur le bruit des pas de celui ou de celle qu'on attend n'est pas assez bienfaisante pour faire oublier les terreurs du doute et les désespoirs de l'impatience.

Le prisonnier délivré sent toutes ses douleurs se fondre au premier rayon du soleil qui lui sourit; les amants n'ont plus souffert quand l'amour les a bénis!

Paul ouvrit sa porte, alluma une bougie dans son cabinet de travail, se laissa choir sur un divan, courba la tête et se plongea dans une méditation profonde.

Un premier amour, lorsqu'il nous est inspiré à l'âge de dix-huit ou vingt ans, est un parfum céleste brûlant dans notre âme comme dans un sanctuaire. Il enfante des illusions, quelque fois mensongères, toujours brillantes, nous caressent du bout de leurs ailes d'azur. — L'avenir apparaît sans horizon, sans nuages, ou à toute espérance; et, avec la naïveté de l'enfance, on s'endort bercé par des songes qui ne finient pas au réveil.

Mais un premier amour, lorsqu'il arrive à un âge plus avancé, lorsque le jeune homme a repoussé ses premiers cris pour écouter d'autres passions, lorsqu'en lui il s'est fait jour et se jette impétueusement dans le cœur..... oh! alors il remplit ce cœur, déborde et fait horriblement souffrir! Il ne se trahit plus par des plaintes, des sourires radieux, des douces larmes; c'est un cancer qui ronge l'âme, un vautour acharné sur sa victime, une douleur qui ne veut que des sanglots pour soupirs.

Paul Guérin en était là.—Cette vie qui, jusqu'alors, comme il le disait lui-même, réfugiée dans son idée, fut tout à coup rudement secouée. Son front ruisselait, ses veines étaient gonflées, il sentait comme une fournaise ardente dans la poitrine: l'image de Corinne de Monval, la gracieuse jeune fille qu'il venait de quitter, en le poursuivant sans cesse, avait dispersé les cendres de ce cratère bouillonnant et enflammé.

Un pâle rayon de lumière vint se jouer sur les vitres du cabinet de Paul et le tira de sa rêverie.

—Déjà le jour! s'écria-t-il, comme le temps passe! mes paupières me brûlent, et, cependant, je n'ai pas encore sommeil. Oh! mais qu'est-ce donc que j'ai là? ajouta-t-il en crispant ses doigts sur son cœur.

Il se leva et se mit au lit, à peu près comme un homme ivre, agissant machinalement, avec instinct, mais sans réflexion.

Vers onze heures on sonna le déjeuner. Paul ne descendit pas; on vint le chercher: il répondit qu'il se trouvait très-fatigué et ne déjeunerait pas. M. de Cernay vint le voir aussitôt, et fut frappé de son agitation: son étonnement augmenta considérablement, lorsqu'il entendit le savant parler avec feu du bal de la comtesse, et du plaisir inattendu qu'il y avait goûté.

Comme il allait se retirer, Paul lui dit:

—J'ai été reconduit à quatre heures du matin par M. le baron de Wachenheim, as-tu vu ses amis, n'est-ce pas?

—Oui: c'est du moins un homme que j'aime beaucoup, pour des raisons sacrées.

—Ah! pour des raisons sacrées.... C'est donc un homme providentiel que ce M. de Wachenheim?

—Il a été pour moi.... Madeleine te raconterra cela, c'est toute une longue histoire.

—Et quelle est l'origine de ce baron?

—Je n'en sais absolument rien. On dit qu'il tient à la plus vieille aristocratie d'Allemagne, mais il m'a connaît plus long, j'imagine. C'est un type étrange, un homme qui rit de tout, un sceptique qui joint au plus rare talent d'observation, une ignorance désespérante. Il a puisé dans la fréquentation du monde une habitude des formes et une élégance de langage telles, qu'il charme tous ses auditeurs; et cependant il sait à peine signer son nom. Je n'ai lu qu'un billet de lui, et ces quelques lignes étaient tellement bourrées de fautes d'orthographe, qu'elles eussent déshonoré une cantinière.

—Le baron n'écrit sans doute que sa langue.

—S'il fait l'écrire, il l'écrit encore plus mal. Du reste, c'est un chicanneur spontané, étant donné la controverse, il retournerait le paradoxe si la recette en était prudente.

—Que vous semble de sa mise funèbre et de ses dehors excentriques?

—Ma foi, je n'ai pas eu le droit de compter avec lui, en lui donnant mon amitié. Madeleine en dira que sans nous combattre il nous a sévèrement blâmés.

—Il m'a dit avoir été l'ami de ma famille, et avoir servi dans le régiment de mon père.

—Ignorais cette circonstance. Ce qu'il y a de certain, c'est que le baron n'est pas homme à se tromper et encore moins à mentir.... Mais pourquoi ces questions?

—Pour rien.... C'est pure curiosité, répondit Paul en rougissant. Veuillez, cher père, dire à ma sœur, de la part de M. de Wachenheim, que l'affaire dont il s'occupe pour elle va très bien.

M. de Cernay tressaillit; il savait, par sa fille, que le baron avait à cœur de faire réussir le projet dont lui désespérait. La disposition d'esprit dans laquelle il venait de trouver son pupille, les questions auxquelles il venait de répondre, jetèrent tout à coup des traits de lumière dans la pensée qui le dominait, et versèrent un baume sur les plaies de son cœur. Etourdi par les derniers mots de Paul, il fit quelques pas vers la porte; le savant le rappela.

—M. de Maguan est-il venu aujourd'hui?

—Non, il est encore trop matin; mais nous le verrons dans l'après-midi: pourquoi?

—Parce que je suis aussi chargé de lui dire que les affaires de son fils vont mal.... Vous ferez ma commission, si j'en suis empêché par lui-même.

—Volontiers.... et c'est le baron....

—C'est le baron de Wachenheim qui m'a prié de lui rendre ce double service.... Adieu, cher père, veuillez dire à ma bonne petite sœur que, quand je descendrai, ma première visite sera pour elle.

M. de Cernay arriva tout troublé dans la salle à manger, où l'attendait Madeleine, et lui raconta, mot pour mot, ce que lui avait dit Paul. Madeleine écouta avec des yeux virginales les douces joies que les âmes de bonheur brillent sous ses beaux cils. L'espérance vers chanta dans son sein comme le printemps.

Vers deux heures, Paul Guérin, un peu reposé, se leva et sortit, pour la première fois de sa vie, en contemplation de sa garde-robe. Son domestique, vieux serviteur de son maître, était assez intelligent pour écouter d'autres passions, lorsqu'en lui il s'est fait jour et se jette impétueusement dans le cœur..... oh! alors il remplit ce cœur, déborde et fait horriblement souffrir! Il ne se trahit plus par des plaintes, des sourires radieux, des douces larmes; c'est un cancer qui ronge l'âme, un vautour acharné sur sa victime, une douleur qui ne veut que des sanglots pour soupirs.

Paul Guérin en était là.—Cette vie qui, jusqu'alors, comme il le disait lui-même, réfugiée dans son idée, fut tout à coup rudement secouée. Son front ruisselait, ses veines étaient gonflées, il sentait comme une fournaise ardente dans la poitrine: l'image de Corinne de Monval, la gracieuse jeune fille qu'il venait de quitter, en le poursuivant sans cesse, avait dispersé les cendres de ce cratère bouillonnant et enflammé.

Un pâle rayon de lumière vint se jouer sur les vitres du cabinet de Paul et le tira de sa rêverie.

—Déjà le jour! s'écria-t-il, comme le temps passe! mes paupières me brûlent, et, cependant, je n'ai pas encore sommeil. Oh! mais qu'est-ce donc que j'ai là? ajouta-t-il en crispant ses doigts sur son cœur.

Il se leva et se mit au lit, à peu près comme un homme ivre, agissant machinalement, avec instinct, mais sans réflexion.

Vers onze heures on sonna le déjeuner. Paul ne descendit pas; on vint le chercher: il répondit qu'il se trouvait très-fatigué et ne déjeunerait pas. M. de Cernay vint le voir aussitôt, et fut frappé de son agitation: son étonnement augmenta considérablement, lorsqu'il entendit le savant parler avec feu du bal de la comtesse, et du plaisir inattendu qu'il y avait goûté.

Comme il allait se retirer, Paul lui dit:

—J'ai été reconduit à quatre heures du matin par M. le baron de Wachenheim, as-tu vu ses amis, n'est-ce pas?

—Oui: c'est du moins un homme que j'aime beaucoup, pour des raisons sacrées.

—Ah! pour des raisons sacrées.... C'est donc un homme providentiel que ce M. de Wachenheim?

—Il a été pour moi.... Madeleine te raconterra cela, c'est toute une longue histoire.

—Et quelle est l'origine de ce baron?

—Je n'en sais absolument rien. On dit qu'il tient à la plus vieille aristocratie d'Allemagne, mais il m'a connaît plus long, j'imagine. C'est un type étrange, un homme qui rit de tout, un sceptique qui joint au plus rare talent d'observation, une ignorance désespérante. Il a puisé dans la fréquentation du monde une habitude des formes et une élégance de langage telles, qu'il charme tous ses auditeurs; et cependant il sait à peine signer son nom. Je n'ai lu qu'un billet de lui, et ces quelques lignes étaient tellement bourrées de fautes d'orthographe, qu'elles eussent déshonoré une cantinière.

—Le baron n'écrit sans doute que sa langue.

—S'il fait l'écrire, il l'écrit encore plus mal. Du reste, c'est un chicanneur spontané, étant donné la controverse, il retournerait le paradoxe si la recette en était prudente.

—Que vous semble de sa mise funèbre et de ses dehors excentriques?

—Ma foi, je n'ai pas eu le droit de compter avec lui, en lui donnant mon amitié. Madeleine te